

Homélie Rameaux – 29 mars 2026 – Mgr Nicolas Brouwet

« Amen, je vous le dis, l'un de vous va me livrer. » Nous avons l'habitude, en méditant la Passion, de faire remonter la cause de ce drame à Judas qui est la figure du traître par excellence ; c'est-à-dire du disciple qui trahi son maître pour des raisons, semble-t-il, d'intérêt financier, parce que l'Évangile nous dit qu'il aimait l'argent, qu'il prenait dans la caisse commune et qu'il a livré le Seigneur pour 30 deniers.

- 1- Mettre la Passion sur les épaules de Judas en en faisant la figure du coupable, « *ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal* », comme dans *les animaux malades de la peste*, risque de nous empêcher de nous laisser rejoindre par le drame qui se joue. Or un verset de l'Évangile devrait nous faire réfléchir. Car quand Jésus annonce que l'un d'eux va le livrer, tous demandent : « *Serait-ce moi Seigneur ?* ». C'est donc que tous se sentent capables de le trahir. Pourquoi ? Parce qu'ils ne comprennent pas la tournure que prennent les événements après le formidable espoir qu'a suscité en eux l'entrée messianique à Jérusalem. Ils ont du Messie une vision politique et ils s'attendent à ce qu'acclamé par le peuple, Jésus devienne un roi temporel à Jérusalem, chasse l'occupant romain et rétablisse un royaume indépendant. C'est leur vision du Messie, de ce qu'il doit être et faire.

Ils n'ont pas compris le geste d'onction de Marie de Béthanie en vue de la sépulture de Jésus. Ils ne l'acceptent pas car ils ne veulent pas d'un Messie qui passe par la mort, d'un Messie humilié, « *abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort* », comme l'écrit St Paul dans la lettre aux Philippiens. Ils veulent un Messie vainqueur et triomphant.

C'est pourquoi ils s'enfuient au moment de l'arrestation. Parce que tous leurs espoirs sont déçus. Seul Judas ira jusqu'au bout de sa logique, livrant Jésus pour l'obliger, face au pouvoir romain, à déclencher l'insurrection qu'il espérait, qui révélerait son projet politique. Voyant, quelques heures après, Jésus condamné à mort, il se repent de son stratagème, rend les 30 pièces d'argent et va se pendre. Car rien ne s'est passé comme il l'avait supposé.

Les Apôtres, s'ils n'ont pas livré Jésus, sont prêts à en découdre. L'un a même une épée et s'en sert. Il était interdit de porter des armes dans Jérusalem occupé. En avoir une sur soi était un gros risque. Mais le port d'arme décrit la fièvre insurrectionnelle dans laquelle étaient au moins une partie des disciples.

Quand Jésus est arrêté, tous comprennent que rien ne se déroule comme prévu et que l'entrée triomphale de Jésus dans la Ville sainte ne se terminera pas par une prise de pouvoir politique mais par ce qui semble être à leurs yeux un échec lamentable. Voilà pourquoi ils ne veulent plus suivre Jésus et encore moins le défendre lors de son arrestation. Au fond, pensent-ils, ils se sont trompés.

- 2- Les grands prêtres, eux, ont tout intérêt à arrêter Jésus et à le condamner. Ils connaissent le climat d'insurrection qui traverse la ville de Jérusalem sous l'impulsion des Zélotes, ce groupe de résistants à l'occupation romaine qui avait déjà fomenté des insurrections réprimées par le pouvoir impérial, et qui recommenceront en soulevant Jérusalem en 66, déclenchant la première guerre juive et la destruction du Temple par les Romains.

La ville de Jérusalem est un chaudron prêt à exploser au moment de la fête de la Pâque. La ville y accueillait tous les pèlerins venus manger l'agneau pascal sacrifié au temple. Sa population décuplait à ce moment-là et la garnison romaine de la forteresse Antonia, au nord du Temple, avec ses 4.000 soldats, n'aurait pu suffire à mater une révolte.

Les grands prêtres, du parti des Saducéens, veulent éviter que Jésus ne serve de prétexte à une révolte et ils entendent le faire savoir aux Romains. Ils ont décidé d'arrêter Jésus et de le faire mettre à mort. « *Il est de votre intérêt qu'un seul homme meurt pour tout le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière* », disent-ils aux Pharisiens (Jn 11, 49-50). Jésus leur donne l'occasion et le prétexte pour le condamner à mort en confessant qu'il est le Christ, le Fils de Dieu. Ils comprennent cela comme un blasphème et il n'en faut pas davantage à ses juges.

- 3- Pilate, ayant compris que c'était par jalousie que Jésus lui avait été livré, et bien conscient de l'innocence de celui que sa femme appelle un « juste », ne résiste pourtant pas longtemps aux exigences des grands prêtres, en s'en lavant les mains et en se déclarant innocent du sang de cet homme.
- 4- Ce que tout cela nous enseigne aujourd'hui, c'est que la Passion n'a pas été déclenchée par des loups sanguinaires assoiffés de violence. Elle a été rendue possible par ceux qui avaient une idée préconçue de ce que devait être le Messie ; puis par des responsables religieux et politiques qui ont cru faire leur devoir en préservant ce qu'ils ont pensé être l'intérêt de la nation, mais aussi l'ordre établi qu'ils contrôlaient, leurs intérêts personnels et également leur tranquillité; sans écouter leur conscience, sans avoir prêté attention à la façon dont Jésus avait annoncé par trois fois sa Passion en en précisant le sens : « *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour les pécheurs.* »

Dans l'Évangile de Luc, après que Jésus a résisté, dans le désert, aux tentations de s'emparer de sa mission pour son compte personnel, l'évangéliste souligne que « *le diable s'éloigna de lui jusqu'au moment favorable* » (Lc 4, 13). Le moment favorable est là, maintenant. C'est maintenant que le tentateur peut arriver à ses fins en suggérant aux disciples et à Judas qu'ils ont été trompés, que leur prétendu Messie a échoué. En suggérant aussi aux grands prêtres et à Pilate, et qu'il vaut mieux préserver l'ordre établi, le pouvoir de chacun et la reconnaissance qu'ils en tirent.

La philosophe Anna Harendt a parlé de la « banalité du Mal » alors que, commentant le procès des dignitaires nazis, elle s'était aperçue qu'aucun d'eux ne se sentait vraiment responsable de l'horreur perpétré par le régime. Au fond ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres, accomplir leur devoir et rentrer chez eux le soir pour embrasser leur femme et leurs enfants, dîner en famille et jouer un air de piano.

Le péché n'a pas toujours un masque hideux. Il prend la forme, le contour de notre vie quotidienne. Sous l'apparence de la normalité, il se révèle souvent comme une véritable démission de la liberté pour ne rien remettre en cause, pour éviter de s'interroger, pour ne pas avoir à faire face à la voix de Dieu parlant au plus profond de l'âme, dans le sanctuaire intime de la conscience.

« *Mon ami* » dit Jésus à Judas qui vient de le livrer. Jusqu'au bout le Seigneur essaie de lui tendre la main, de lui manifester sa miséricorde. Nous ne savons pas si Judas s'est damné. Mais cette parole de Jésus doit habiter notre mémoire spirituelle, en particulier au moment où nous avons des choix à poser parfois engageants ou même coûteux ; afin de les discerner toujours en sa présence, dans la certitude que son regard aimant est posé sur nous. Ce sont ces choix pris parfois très courageusement dans la vive conscience de l'amitié du Seigneur pour nous, qui nous forgent un cœur de disciple. Un cœur fidèle. Parfois dans l'incompréhension et l'humiliation. Mais « *Il suffit que le disciple soit comme son maître, et le serviteur, comme son seigneur.* » Mt 10, 25. Amen.